



De quoi la proximité est-elle le nom ?



Martin VANIER

Agrégé de géographie en 1981, il obtient un doctorat en 1988 à l'université Paris-1 Panthéon-Sorbonne grâce à son travail sur la ville de Troyes sous la direction de Jacques MALÉZIEUX. Professeur dans le secondaire de 1981 à 1991, il rejoint ensuite l'université Lumière Lyon 2 en tant que maître de conférences où il valide en 1997 sa thèse

d'habilitation à diriger des recherches. Il enseigne à l'université du Québec à Montréal en 1998-1999 et est depuis professeur à l'université Joseph-Fourier (Grenoble-I). Il dirige le laboratoire PACTE à sa création (en 2002) et jusqu'en 2006. Il assure ensuite la responsabilité scientifique du programme de prospective de la DATAR « Territoires 2040 », en 2009-2010. Il est, depuis 2009, directeur d'études associé au cabinet ACADIE, au sein duquel il a conduit divers exercices de prospective territoriale. Il est membre du conseil scientifique de l'Institut des hautes études d'aménagement du territoire en Europe (IHEDATE). En 2016, il quitte l'Institut de géographie alpine de Grenoble pour rejoindre l'École d'urbanisme de Paris

Sur le marché des valeurs collectives, la proximité tient de longue date le rôle de valeur refuge. Celle dans laquelle on investit quand, face aux inquiétudes d'un monde trop ouvert à tous les vents, on se propose de rassurer. Rassurer l'habitant, rassurer le citoyen, rassurer l'utilisateur, rassurer le consommateur. La proximité est une promesse de simplicité et de commodité d'accès ou de décisions, voire d'humanité des relations, quand le monde tangué et perd ses médiations.

Plus la complexité écologique, économique, sociotechnique, informationnelle, géopolitique, démographique, culturelle, du monde contemporain semble le rendre insaisissable et inaccessible à l'immense majorité de celles et ceux qui l'habitent, plus la demande de proximité grandit. La proximité est l'antidote que tentent de s'administrer les sociétés qui génèrent une complexité croissante, en premier lieu dans leurs rapports à l'espace et ses territoires en toutes leurs échelles.

« La proximité est l'antidote que tentent de s'administrer les sociétés qui génèrent une complexité croissante. »

Les systèmes bancaires nationaux volent en éclats dans les années 1970 ? Une grande banque française se présente comme celle « du bon sens près de chez vous » (Le Crédit Agricole en 1976). La construction européenne devient la grande affaire de la gouvernamentalité contemporaine de nos Etats-nations ? Les élus locaux revendiquent d'être ceux de la proximité par excellence, « à portée de baffes » selon l'expression consacrée du populisme territorial. La société en réseau dématérialise les services, numérise et digitalise les échanges et les contacts, prétend effacer les distances physiques ? Le circuit-court devient l'idéal économique de toutes les autonomies à rétablir en proximité. Le réchauffement climatique menace l'habitabilité du système Terre ? Des micro-communautés se forment pour établir d'autres relations à leur environnement vivant et ses ressources finies. Et ainsi de suite en réponse à chaque expression de la mondialisation sous toutes ses formes et ses désordres.

Une tautologie toujours utile et nécessaire

De ce point de vue, « l'urbanisme des proximités » résulte logiquement de deux générations de déploiement des systèmes urbains (disons depuis les années 1960), dans tous les pays et contextes du monde, qui ont vu se constituer de vastes bassins de vie (« réseaux de vie » serait plus juste) à la mesure des possibilités ouvertes par l'automobile. Deux générations de diffraction urbaine, et même plutôt trois outre-Atlantique, qui ont très tôt fait émerger son inverse : le *Small is Beautiful* (le célèbre essai de l'économiste anglais E.F. SCHUMACHER date de 1973) combiné avec le *Near is Marvelous*, qui est le postulat de base de la proximité. Deux propositions pour se réassurer dans un monde devenu global et liquide, s'y réancrer, et réatterrir dira plus tard Bruno LATOUR.

Soit. Reste à dire en quoi consiste cet urbanisme des proximités dont on devine bien le sens, mais pas forcément d'emblée les assemblages et encore moins les échelles. Car, si l'on veut bien se rappeler que l'urbanisme est par

« On peut se demander si « urbanisme des proximités » n'est pas simplement un pléonasme car l'urbanisme est, par nature, l'organisation de la proximité »

essence la composition dans l'espace aussi harmonieusement agencée que possible d'un ensemble de réponses aux besoins d'un établissement humain en rapport avec son milieu, alors on peut se demander si « urbanisme des proximités » n'est pas simplement un pléonasme.

Tout ce qui a concouru ou concourt encore aujourd'hui à éloigner les fonctions du quotidien les unes des autres, à séparer les espaces de la vie courante au point qu'elle porte terriblement son nom (i.e. « courir » d'un lieu-fonction à un autre), à appauvrir un établissement humain en le can-

tonnant à une spécialisation, à le rendre étranger à son substrat vivant, tout cela a été et est encore sévèrement jugé comme un déni d'urbanisme, une manifestation d'hubris technique qui méconnaît la première contrainte de tout rapport à l'espace : la distance. Le XX^{ème} siècle a été très riche en expressions de cet hubris, qui marquent encore profondément nos villes. Alors admettons : il y a besoin de se redire que l'urbanisme est, par nature, l'organisation de la proximité. Proximité entre les habitants, entre les lieux de leur quotidien, avec les milieux qui les accueillent, avec les éco-géosystèmes dont ils sont des vivants parmi d'autres.

Il y a besoin de se redire « la ville du quart d'heure », même si cela rappelle au fond ce que tout un chacun appelait jadis un quartier, au temps où la ville pédestre structurait encore l'essentiel des accès. Le quartier garde tout son sens pour l'espace vécu des tout petits et de celles et ceux qui les accompagnent du domicile à la crèche ou la maternelle et de celles-ci au parc public ; il le garde également pour les plus anciens, quand tout déplacement devient un effort voire une épreuve. Mais entre ces deux âges, c'est-à-dire pour la grande majorité de la population, le quotidien à 3, 30 ou 300 km/heure (à pied, en Transports en Commun, en voiture, en TGV) démultiplie la portée de la ville du quart d'heure et rend la proposition moins évidente à partager concrètement. Reste que le quartier demeure désirable, et une ville sans quartier est une ville socialement défail- lante.

« Une ville sans quartier est une ville socialement défail- lante, il y a un énorme besoin de reconnexion au milieu vivant de chaque ville. »

Donc, il y a besoin de sortir de l'empire du zoning qui a martyrisé la proximité dans le quotidien : sortir de la proximité commerciale de l'agrégat des grandes et moyennes surfaces thématiques autour d'une « locomotive » hypermarché ; sortir de la proximité entre entreprises au sein de la zone d'activités (quoi qu'elles n'ont pas toujours de relations entre elles) ; sortir de la proximité entre grands équipements et services publics d'un quartier administratif sans habitant et sans vie hors des heures d'ouverture ; etc. On leur préfère une autre proximité, celle entre entités ou fonctions non-spécialisées, multiples et plurielles, comme quoi une proximité peut en sublimer une autre, étant entendu qu'en fin de compte tout ne peut pas se mettre au même endroit.

Donc encore, il y a besoin de réinvestir en urbanité l'espace technique des circulations qu'est devenue la ville dilatée et qui l'a transformée en royaume d'infrastructures de tous ordres. Par les réseaux, tout est censé être plus proche dans la ville en tant qu'espace de vitesses différenciées. Et en même temps, cette même ère du triomphe des réseaux et des accès a vu grandir l'aspiration collective, l'exigence sociétale, la valeur idéologique de la proximité.

Et enfin, il y a un énorme besoin de reconnexion au milieu vivant de chaque ville, aux sols et à leurs fonctionnalités écologiques, à la trame de biodiversité, aux eaux et à leurs cycles, aux échanges biochimiques en général. Un besoin de rétablir une intimité avec les aménités de la nature, contribution essentielle au sentiment de proximité, lequel ne peut plus se résumer à une simple question de distance aux lieux de recours.

Indépassables contradictions

Ceci dit, invoquer la proximité comme le traitement miracle contre tout ce qu'a produit et continue de produire la logique d'urbanisation de nos sociétés s'avère aussi vain qu'incantatoire si on n'enchâsse pas l'aspiration en question dans les conditions pratiques de son expérience plurielle. La proximité de qui et à quoi ? La société des individus apporte moins que jamais une réponse unique et collective à ces deux questions élémentaires. La proximité, chacun la voit « à sa porte », au double sens de l'expression : autour de là où il se trouve, mais aussi en fonction de la configuration de ses besoins et aspirations, si variée selon l'âge, le type de ménage, les contraintes professionnelles, les moments de la journée, etc. Rajouter un pluriel à « l'urbanisme des proximités » est certainement nécessaire, mais ne doit pas être une tentative d'occulter les contradictions de la foisonnante demande de proximité. Or, l'urbanisme demeure l'art de se confronter aux contradictions de la société, celles de l'aspiration à la proximité comme d'autres.

Prenons l'idéal du village dans la ville, qui fascine tant l'imaginaire urbain de bon nombre de catégories sociales : le village avec son « tout sous la main » ou plutôt « sous le pied » grâce aux courtes distances, là où se retrouve et se mélange le voisinage dans sa diversité, du moins celle qui résulte du marché résidentiel alentour, et où des familiarités délicieuses, avec tel commerçant, tel habitué du bistrot, tel parent d'élève, tel passant régulièrement croisé, résultent des fréquentations quotidiennes. Il est l'idéal de la micro-centralité de premier niveau, autrement dit du quartier bien desservi en commerces et services.

Mais restons lucides : ce village urbain tant magnifié ne peut exister réellement que dans le système à plusieurs échelles qui fait la ville toute entière, jusqu'au-delà d'elle. Il n'est qu'une cristallisation parmi d'autres du fait urbain. Il n'a pas réponse à tous les besoins en proximité, lesquels continueront à se mesurer en vitesse d'accès et pas uniquement en distance physique. Si bien que si ce fameux village urbain apporte des satisfactions incontestables à la vie quotidienne, il ne peut pas en être l'horizon ultime. Ce qui rend la ville du quart d'heure particulièrement précieuse, c'est qu'elle s'intègre dans la ville de la demi-heure, elle-même aussi harmonieusement que possible

articulée à la ville-territoire de l'heure, etc. Certes, tout le monde ne vit pas toutes ces villes à la fois. Aux âges de la vie correspondent des échelles de la ville, comme on l'a déjà remarqué. Aux différents temps de la journée, voire de la semaine, aussi. Mais « la ville », c'est le résultat vivant de leur entremêlement et on ne saurait le résumer à un schéma de proximité et un seul.

Si bien que non seulement la proximité des uns n'est pas celle des autres ; non seulement il y a toujours compétition des offres de proximité, ce dont atteste la pression foncière dans les centralités de toute taille ; mais en outre la quête de proximité n'est jamais complètement satisfaite, ou alors régulièrement réouverte, pour chacun de nous selon son âge, et au sein de son ménage selon sa composition. Frustration variable qui oriente les trajectoires résidentielles, souvent déclenchées par les nécessités professionnelles (pour ce qui est des actifs), et plus finement arbitrées par un composé sélectif de proximités : proche d'une maternelle, d'une école, d'un collègue ? D'une gare ? Du marché, de commerces ? D'un parc ? D'un complexe sportif ? D'un des deux emplois en cas de couples d'actifs ? D'un membre aidant de la famille, pour ce qui est de personnes âgées dépendantes ? D'un lieu à valeur affective ? D'une rue passante, ou pas trop ? Etc.

En fin de compte, la proximité : combien en mètres ? A ceux qui se posent cette question à la Kissinger (« l'Europe, quel numéro de téléphone ? »), il faut rappeler la complexité et la diversité du réel. Il n'en résulte pas une invalidation des principes d'un urbanisme des proximités, qui restent légitimes. Mais cela évite de tomber dans le culte de la chose. Ce culte ne sert pas l'urbanisme, qui demeurera toujours un art des échelles. Il sert des intérêts politiques ou marchands : « je suis proche de vous, donc faites-moi confiance ». Et par opposition : « méfiez-vous des lointains, ils vous sont étrangers ». Le piège de la proximité, comme discours idéologique, risque alors de se refermer sur les urbanistes.

« L'urbanisme, qui demeurera toujours un art des échelles, le piège de la proximité, comme discours idéologique, risque alors de se refermer sur les urbanistes. »

Solitude, attention, singularités

Ce risque n'est pas un fantasme. De même que Roger Brunet a judicieusement relevé qu'« un peu de territorialité permet de la sociabilité et de la solidarité, beaucoup les assassinent », on ne prend pas beaucoup de risque à affirmer qu'un peu de proximité favorise la sociabilité et la solidarité, beaucoup la ratatinent.

Or, ce qui travaille la société toute entière, ce n'est pas un rêve de rétrécissement de l'espace de son quotidien et de son horizon. Certes la vie des

courtes distances est pleine de vertus, mais elles sont d'autant plus appréciables lorsque les grandes restent possibles. Dans la demande de proximi-

« Dans la demande de proximités que la société exprime à tout propos, ou qu'on flatte en elle, il y a bien autre chose qu'une simple question de distance. »

tés que la société exprime à tout propos, ou qu'on flatte en elle, il y a bien autre chose qu'une simple question de distance. Un triple bouleversement social est venu activer cette demande au cours de la dernière génération :

- **la généralisation des ménages d'une personne seule** (22% en 1975, 36% aujourd'hui, et jusqu'à 50 à 60% dans les communes centres des principales agglomérations) et le développement de la solitude ou de l'isolement social qui peut s'en suivre ;
- **la fragmentation de l'attention dans une société de la saturation informationnelle** où les « parts de cerveau » sont devenues un marché économique colossal, et la nécessité de refaire de l'attention aux autres autour de soi une valeur partageable ;
- **la montée des singularités individuelles**, dont a bien rendu compte Pierre ROSANVALLON par son analyse socio-historique de l'individualisme de singularité, et le défi d'apporter des propositions collectives à des aspirations singulières.

Ces trois phénomènes se combinent pour façonner une société dont on voudrait encore et toujours ramener les problèmes à la question de la distance à ses lieux de recours, alors que les enjeux sont tout autres, notamment pour l'urbanisme.

D'abord, premier enjeu, la réponse à la montée des solitudes ou de l'isolement social. Non pas l'isolement spatial, auquel cas la proximité serait la juste réponse, mais bien la solitude ou l'isolement social, y compris au cœur des territoires de forte densité les mieux connectés et au milieu des foules urbaines. Les marchands de proximité sonnent régulièrement l'alerte à la progression des déserts partout en France : désert médical, désert de services publics, désert commercial, désert culturel, etc. Mais les 4 millions de personnes mal logées, les 30 % de personnes ne recourant pas à leurs droits sociaux, les 11 % des 17 ans et plus sans médecin généraliste, etc., ne vivent pas loin de tout dans leur grande majorité. Elles sont le plus souvent à proximité d'offres auxquelles elles n'accèdent plus pour d'autres raisons que la distance géographique. C'est bien davantage que la proximité qu'il faut rétablir : des droits ou leur recours effectif, des liens et des solidarités organiques, une altérité qu'Emmanuel Lévinas opposait au désespoir et à l'angoisse. La proximité peut y concourir, mais ce n'est pas la réponse à tout.

D'où un deuxième enjeu : la reconquête d'une attention collective, contre les marchés qui œuvrent à la captation et la fragmentation de l'attention que les personnes portent à ce qui les entourent et à quoi elles concourent. Dématérialisation des relations devenues distancielles, vie quotidienne pour ainsi dire « algorythmée » (c'est-à-dire pilotée par les algorithmes qui produisent à la seconde l'espace d'attention autour de chacun), réseaux sociaux qui s'avèrent désocialisants : que peut bien signifier la valeur « proximité » dans cette bataille commerciale planétaire qui dévore tous les instants et isole les personnes dans leur bulle virtuelle ? L'attention collective que générerait l'expérience commune d'un espace partagé, urbain ou non, a disparu. C'est de sa reconstruction dont il est question dans l'appel général à la proximité.

Un troisième enjeu se présente alors sur la voie de son rétablissement : la possibilité de reconnaître des singularités distinctives dans cette expérience commune de l'espace partagé qu'on appelle la ville. Ensemble dans des lieux communs mais différents dans ce qu'on y expose ; et plus encore que différents : singuliers. C'est précisément aujourd'hui une des fonctions essentielles de l'espace public : pouvoir y proposer la singularité des uns et des autres et les faire admettre comme contributrices au sens commun, qui ne peut plus être synonyme de contrôle social ou d'imposition d'une hiérarchie de normes. On arguera qu'on s'éloigne ici de ce qui relève d'un urbanisme, qu'il soit des proximités ou pas. Quoique ?

Lorsque la société dit attendre de l'urbanisme qu'il permette ou rétablisse des proximités, elle exprime implicitement ce qui l'inquiète en profondeur : la montée de la ou des solitudes, l'érosion de l'attention collective, celle qu'on porte aux autres et réciproquement, l'empire des singularités et la difficulté d'en faire une société. Ce sont des sujets autrement plus graves que celui de la bonne distance aux choses.

Prétendre y répondre par le rappel des bienfaits de la proximité ne va pas suffire. Les nombreuses réponses au défi de la distance que la société de mobilité a su déployer depuis maintenant environ deux générations, déplacent le problème. Lorsque « l'urbanisme des proximités » le ressert dans les mêmes termes, il verse dans la nostalgie et s'expose à la démagogie des protecteurs contre le monde complexe des échelles multiples.

Mais s'il relève les défis sociaux et écologiques contemporains et se reformule à travers eux, alors il poursuit la grande œuvre de l'urbanisme en général : continuer à rendre la planète habitable à toutes ses échelles.